

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **9 (1876)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

est la vérité. L'Écriture à son tour ne contient la vérité que parce qu'elle nous a conservé vivante la personne de Jésus et dans la mesure où elle nous l'a conservée.

### III

On le voit, nous acceptons les conditions sans lesquelles, d'après M. Vernes, il ne peut y avoir de développement théologique normal. Il faudrait que de son côté il se gardât de toute réaction en faveur d'une autorité extérieure qui, bien loin de favoriser les progrès d'une théologie nouvelle, ne manquerait pas de les arrêter. Nous applaudissons des deux mains quand notre auteur s'écrie : « Rebâtissons une église à laquelle on puisse croire et se soumettre, qui soit assez supérieure par la pensée et la foi aux simples individus pour que ces sentiments, si décriés aujourd'hui, *de foi en l'église* et de soumission à *l'église* n'aient plus rien que de naturel pour le jeune homme, qui, entrant dans ce grandiose édifice de l'église de Jésus-Christ, toujours une dans sa diversité, s'inclinera plein de respect et recevra avec recueillement les enseignements d'un plus savant que lui. Aujourd'hui nous avons changé tout cela, à droite comme à gauche. Le Réveil a jeté par dessus bord la théologie de l'église, et nous voilà livrés aux imaginations particulières ; la théologie nouvelle a jeté par dessus bord la théologie apostolique, et nous allons à la libre pensée. » Notre auteur a raison, voilà trop longtemps que l'ignorance, au service de la fantaisie individuelle, fait des siennes dans les deux camps. Nous avons assez gémi sous le despotisme des hommes sans mandat pour qu'il soit permis de désirer le retour d'une autorité ecclésiastique à laquelle on puisse se soumettre avec confiance. N'oublions pas toutefois que si l'église comme ensemble a perdu la place qui lui revenait de droit, cela tient à ce que les représentants des innovations les plus innocentes et les plus légitimes l'ont constamment trouvée sur leur chemin. Le Réveil en particulier est moins coupable d'avoir jeté par dessus bord la théologie de l'église que d'avoir, à première vue et sans y regarder de trop près, choisi dans la dogmatique traditionnelle ce qui paraissait

lui convenir. S'il avait possédé le courage et la liberté d'esprit joints à la vitalité nécessaire pour se faire une théologie nouvelle ; si au lieu de tourner de bonne heure au piétisme, il se fût montré un mouvement franchement novateur et mystique, nous ne serions pas où nous en sommes. La tentative doit être reprise aujourd'hui en sous-œuvre dans des circonstances peu favorables. On ne croira de nouveau à l'église, on ne se soumettra à son autorité que lorsque, se bornant à demander des fidèles l'adhésion personnelle et vivante à ces vérités morales et religieuses élémentaires qui se saisissent par le cœur et la conscience, elle laissera chacun libre de se former une théologie, en tenant grand compte des leçons et des expériences du passé. Nous n'avons jusqu'à présent que trop méprisé la tradition ; n'allons pas nous mettre à l'adorer ; nous ne faciliterions pas la *marche du char du progrès en transportant le sabot simplement d'une roue à l'autre.*

M. Maurice Vernes ne dépasse-t-il pas la juste limite lorsqu'il s'écrie avec une confiance qui, il est vrai, ne se maintient pas jusqu'au bout du paragraphe : « Plût à Dieu que nous eussions compris plus tôt la force, la vérité admirable qui résident dans ce grand organisme catholique dont nous nous sommes séparés malgré nous il y a trois siècles. *Malgré nous, voyez Luther et ses efforts incessants pour ne pas déchirer l'église. Quoi de plus beau que cette immense église, abordant par l'organe de ses grandes assemblées les litiges du jour et les tranchant selon les besoins nouveaux, — si elle ne s'était montrée infidèle à sa cause et si cette organisation faite pour favoriser les mouvements légitimes de la pensée, tout en les réglant, et précisément par là, n'avait fini par devenir oppressive des consciences.* »

Sans remonter au schisme de l'orient et de l'occident, en mettant celui du XVI<sup>e</sup> siècle sur le compte de Rome, M. Vernes avoue qu'il arrive inmanquablement un moment critique où ces organismes grandioses vont à l'encontre du but pour lequel ils ont été formés. A mesure qu'ils se consolident, ils deviennent impitoyables à l'égard des esprits indépendants qu'ils expulsent comme hérétiques ; ils perdent la flexibilité nécessaire pour donner essor à la vie nouvelle qui aspire à les trans-

former. Bien loin de renoncer aux funestes tendances qui les compromettent ils y abondent, ils les exagèrent au moment critique. Dans ces heures de vertige, — l'exemple du concile de 1870 est là pour le prouver, — on espère se sauver plutôt par l'exagération de ses défauts que par un retour à ses vertus. Et il ne faut pas croire que les grands organismes protestants montrassent plus de sagesse. Nous l'avons dit plus haut, il n'est pas d'église de la réformation qui ait su au bon moment alléger sa confession de foi pour répondre aux nouveaux besoins de l'époque. L'évolution n'est décidément pas à l'usage des grands organismes ; ils se laissent miner par la dissidence et emporter par la révolution. Nous verrons en peu d'années si l'Amérique saura mieux faire que nous. Là aussi il s'est constitué de grandes églises protestantes selon l'idéal de M. Maurice Vernes. Et maintenant que le moment serait venu de répondre au désir qui se fait sentir de divers côtés de réviser les confessions du XVI<sup>e</sup> siècle, on ne manque pas de nombreuses fins de non recevoir ; il semble qu'on veuille — et cela dans un pays de liberté absolue — jouer exactement le même jeu que les grandes églises du XVI<sup>e</sup> siècle en Europe.

Il ne faut donc pas que les inconvénients inhérents au principe protestant nous conduisent à nous forger un catholicisme idéal, dont la simple perspective nous ferait pleurer de tendresse. En faisant dépendre les rapports du fidèle avec Christ, des rapports du fidèle avec l'église, le catholicisme, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, a pris rang parmi les religions cléricales, formalistes qui ont fait leur temps. Il est impossible, sans des sous-entendus qui trahissent trop la diplomatie, des fictions percées à jour, qu'une réduction de ce grand organisme catholique puisse convenir à l'église protestante. Dans sa noble ambition, celle-ci doit viser à recueillir dans son sein les seuls hommes de bonne volonté qui sont arrivés à l'âge de majorité en fait de religion.

La théologie indépendante nous paraît s'être mieux tenue dans la juste mesure lorsque, par l'organe des professeurs de la faculté de théologie de l'académie de Lausanne, elle a déclaré dans un rapport mémorable : « Nous vous aurons résumé en quelques

mots l'essence de notre théologie sur la question qui forme le nœud de la situation actuelle et de ce qu'on pourrait appeler la crise dans laquelle se trouve engagée notre église, quand nous vous aurons dit que notre théologie se propose, d'abord, de chercher la conciliation de ce qu'il y a de vrai dans les principes que proclament les deux partis en présence, — principes qu'ils ont, à l'envi, dénaturés et faussés en les exagérant; — en d'autres termes et avec plus de précision, nous revendiquons, contre les uns le droit et le devoir vis-à-vis de l'Écriture sainte, d'une liberté d'examen qui ne soit pas du rationalisme, — et, contre les autres, le droit et le devoir, à l'égard de la tradition d'une estime et d'un respect qui ne soit pas du catholicisme. Ensuite, nous affirmons la possibilité de cette conciliation et nous en poursuivons la réalisation, non pas sous l'inspiration d'un puéril désir de la paix à tout prix, ou d'une répugnance aveugle pour des affirmations absolues, mais en vertu d'une conviction positive et sur la base de principes parfaitement déterminés <sup>1</sup>. »

Voilà comment, ayant la tradition pour base d'opération et la sainte Écriture pour norme, la conscience chrétienne, pourvue de toutes les ressources que peut fournir la science, est appelée à dégager la vérité éternelle des superfétations qui sont venues la défigurer pendant le cours des siècles. Cette entreprise est des plus délicates. On hésite sans cesse entre la crainte de ne pas aller assez loin et celle de dépasser le but, et l'un des dangers, on le sent, n'est pas moins funeste que l'autre. Rejetez-vous à titre d'élément temporaire et humain ce qui fait partie de l'essence même de l'Évangile, vous en affaiblissez d'autant l'action en le mutilant. Permettez-vous au contraire à l'épais sédiment déposé par les siècles d'en ternir la fraîcheur et l'éclat, vous l'émoussez et vous en paralysez l'effet. Nous nous sommes prononcé d'une façon suffisamment catégorique en faveur de l'importance de la dogmatique pour ne pas risquer d'être mal compris en disant que cet élément humain, vêtement indispensable, à joué trop souvent à divers

<sup>1</sup> *Rapports présentés au Synode du Canton de Vaud dans sa session ordinaire du 12 novembre 1872.*

égards, le rôle de la funeste robe de Déjanire posée sur les robustes épaules d'Hercule. Il arrive un moment où il faut absolument enlever le manteau étranger sous peine de voir le héros périr sans retour; et, d'un autre côté, on ne saurait effectuer l'opération d'une main trop délicate, de peur de faire jeter les hauts cris au malade, en lui enlevant des lambeaux entiers de chair vive. Dans cette position tragique vous êtes constamment importuné par les lamentations des esprits simples qui n'ont pas même l'idée qu'on puisse songer à une opération de ce genre. Ils ont accepté de confiance la forme avec le fond; vous ne pouvez toucher à la première sans passer à leurs yeux comme des téméraires portant une main profane sur le second. Comment exiger que des hommes qui, pendant des années de dévouement et de zèle, ont prêché la dogmatique ou la théologie, en croyant de la meilleure foi du monde annoncer le pur Evangile, consentent à tenter ce départ si risqué entre la religion et la théologie? Eussent-ils réussi pour leur propre compte à s'élever jusqu'à cette distinction éminemment abstraite et subtile entre le fond et la forme, de quel cœur iraient-ils en faire la confiance à des églises qu'ils ont édifiées, à des catéchumènes qu'ils ont, sans avoir égard à ces finesses scientifiques, heureusement conduits dans la voie du salut? Ajoutons que dans ces heures critiques il se rencontre toujours de prétendus défenseurs de la saine doctrine qui se chargent dévotement d'attiser le feu, de provoquer les malentendus et de répandre parfois à pleines mains autre chose que de l'huile sur les plaies saignantes. Comment s'étonner que les esprits pratiques se gardent de tremper dans une pareille entreprise, que les hommes prudents attendent, avant de prendre position, de voir comment tourneront les choses et que les conservateurs ahuris aillent se jeter tête baissée dans les bras de la première autorité venue, chargée de les débarrasser du lourd fardeau de pareilles responsabilités. Hélas! pauvre orthodoxie, forte et saine doctrine du passé, qui sus inspirer de si mâles vertus à nos vieux huguenots dont tu avais fortement trempé le caractère, c'est en adoptant ces allures suspectes que nos pères auraient répudiées avec colère, qu'on se

fait aujourd'hui la facile réputation d'être tes derniers, tes plus fidèles soutiens!! Les téméraires se trouvent ainsi forcément chargés d'entreprendre une œuvre délicate qui rentrerait dans les attributions des esprits sages et modérés.

Toutes ces considérations prêchent en faveur des ménagements et des égards, mais elles ne sauraient relever les hommes intelligents de l'impérieuse obligation de travailler à l'œuvre pressante, indispensable. Les convulsions sans cesse renouvelées, les bouleversements étranges de ce qu'il reste encore de l'église sont comme autant d'invitations adressées à ceux qui se trouvent en état de comprendre. L'Évangile n'entend ni abdiquer ni mourir ; le christianisme se livre à des efforts incessants pour reconquérir sa vitalité première après avoir répudié les éléments étrangers qui le paralysent. Il est sans doute excellent de veiller à ne pas scandaliser hors de propos les simples ; mais d'autre part ne conviendrait-il pas aussi de songer à ceux qui se tiennent à l'écart, en attendant de transformer leur indifférence en hostilité, faute de savoir reconnaître la vérité humaine parce qu'elle est divine et éternelle, sous le costume de convention qui trop souvent la voile et la dépare ?

Ceux qui ont compris la grandeur et la délicatesse de l'entreprise n'ont qu'à s'y lancer avec résolution et courage, ne négligeant rien pour éviter les malentendus et les scandales, mais en se disant bien qu'ils ne manqueront pas d'en provoquer. Ce qui est arrivé au Maître doit servir d'encouragement et de leçon aux disciples. A bien des égards, l'œuvre de Jésus a consisté aussi à faire le départ entre le fond et la forme, entre l'esprit et la lettre ; il faisait appel à tout ce qu'il y avait d'authentique, de divin, de permanent dans le judaïsme, pour amener les meilleurs d'entre son peuple à accepter ce Messie dont Moïse et les prophètes avaient eu pour mission de préparer la venue. Jésus avait incontestablement tout ce qu'il fallait pour mener à bonne fin cette œuvre éminemment délicate ; il n'est pas moins tombé comme victime méconnue, frappée par les meilleurs d'Israël, les dévots officiels réfugiés derrière le boulevard inexpugnable de la tradition. Le grand organisme du judaïsme ne put être transformé par une évolution, une révolution sanglante fut im-

posée par de prétendus conservateurs. Pendant le cours des âges, le même accident est arrivé à bien des disciples ; ce n'est que rarement et à de longs intervalles qu'il a été donné à quelques-uns d'être compris et suivis, quand ils ont voulu mettre en lumière quelque côté méconnu de la vérité.

Nous l'avons dit récemment : cette entreprise de formuler une théologie nouvelle, extrêmement délicate dans tous les temps, le devient encore plus dans nos circonstances, à la suite d'échecs éclatants qui ont semé de toutes parts le découragement et la défiance. M. Maurice Vernes veut bien reconnaître néanmoins que la théologie indépendante n'est pas sans remplir quelques-unes des conditions qui peuvent amener le succès. « Mais ce qui assure, dit-il, pour quelque temps au moins, les destinées de l'école mitoyenne, c'est qu'elle affirme une autorité extérieure souveraine à la conscience individuelle. Par là elle a l'espoir de résoudre le problème devant lequel ses devanciers ont échoué. » Rien ne caractérise mieux que cette remarque l'état de dispersion et d'indiscipline intellectuelle dans lequel nous nous trouvons. Il est donc une tendance de laquelle on peut dire à titre d'éloge « qu'elle affirme une autorité extérieure souveraine à la conscience individuelle ! » C'est que nous venons de traverser une époque qui rappelle ces beaux jours de la sophistique grecque où Protagoras proclamait l'individu la mesure de toutes choses. Les divisions, les opinions contraires ne manquaient pas parmi les sophistes ; ils tombaient toutefois d'accord quand il s'agissait de déclarer que les caprices et la fantaisie de chacun étaient la norme de la vérité. Les libéraux ont largement mis cette maxime en pratique, sans s'apercevoir qu'elle conduit droit à l'absurde. Pour notre part, au risque d'encourir le reproche d'inconséquence, nous n'éprouvons aucun embarras à accepter à titre d'éloge pour la théologie indépendante ce dont on se plaît à lui faire un reproche. Nous avons appris de Schleiermacher, de Vinet et de Pascal que le christianisme ne saurait être compris du dehors. On n'en saisit le sens et la portée que dans la mesure où on vit et le pratique. De sorte que les progrès dans la connaissance intellectuelle de l'Évangile sont chez chacun proportionnés à ceux qui



s'effectuent dans la voie de la communion avec Christ et dans la sainteté. Et, comme nous avons encore la faiblesse de ne pas nous croire saints, nous ne saurions nous tenir pour infaillibles. La vérité chrétienne, telle qu'elle ressort des divers types apostoliques ramenés à l'unité, continue à planer au-dessus de nous comme un idéal supérieur à réaliser. On nous assure que les hommes intelligents qui ces derniers mois ont suivi le mouvement du réveil, commencent à s'apercevoir que les choses ne sont pas précisément aussi simples qu'ils l'avaient cru d'abord et qu'en tout cas il ne suffit pas de répéter une formule plus ou moins correcte sur les procédés de la sanctification pour être magiquement, instantanément, sanctifié à tout jamais. Nous les félicitons cordialement de rompre compagnie aux libéraux qui seuls jouiront du bonheur inappréciable de n'avoir à s'incliner devant aucune autorité extérieure d'aucun genre, apparemment parce que chacun d'eux a pleinement réalisé pour son compte l'idéal chrétien dans sa vie non moins que dans son intelligence. Il faut vraiment une grâce d'état pour être en mesure de répudier ainsi toute autorité extérieure. A ce compte-là, chaque individu, quelle que fût sa condition spirituelle, sa culture, ferait, chaque jour et à toute heure, de sa capacité à s'assimiler la vérité religieuse le critère de la réalité même de cette vérité. La parodie ultramontaine du principe protestant se trouverait réalisée ; chaque libéral serait pape sans qu'il eût besoin d'avoir la Bible à la main ; renonçant à des distinctions subtiles, il parlerait constamment *ex cathedra*. Dès le début, il y a plus de vingt ans, nous nous sommes permis de repousser cette prétention comme un peu excessive ; l'usage qui en a été fait depuis n'est pas précisément de nature à nous réconcilier avec elle. Nous avons vu comment bien des hommes distingués, en nous promettant une théologie moderne, une dogmatique renouvelée, en sont venus, malgré eux, à se débarrasser lestement et en fort peu de temps de la religion dans ce qu'elle a de plus élémentaire, pour tomber dans le dilettantisme théologique, voire même dans la plus complète indifférence. C'est donc une affaire entendue : nous avons toujours été et nous demeurons des inconséquents qui, croyant

à la révélation divine et au christianisme, manquent de cette résolution virile qui permet à tant d'esprits affranchis de jeter par-dessus bord, sans le moindre scrupule, tout ce qui dans un moment donné ne leur paraît pas assimilable. Nous avons la naïveté de croire que dans l'acquisition de la vérité religieuse, comme dans toutes les autres sciences, il y a un progrès incessant, et nous ne réussissons pas à saisir que le moyen le plus naturel et le plus prompt de l'assurer soit de rejeter sans retour ou de tenir en suspicion ce qu'on ne peut s'assimiler à un certain jour et à une certaine heure, faute de le comprendre. L'Écriture demeure donc pour nous, non pas une autorité extérieure infaillible à laquelle nous allons demander des lumières sur une foule de sujets dont elle n'a pas pour mission de nous instruire, mais une autorité morale et religieuse, en qualité d'histoire authentique et vivante d'une révélation que nous tenons pour bien réelle. Il est possible de respecter l'autorité, sans devenir le moins du monde autoritaire. Ce n'est qu'en prenant cette attitude à la fois respectueuse et libre que la conscience chrétienne, déjà affranchie et renouvelée par l'Évangile, peut avancer de progrès en progrès, allant sans cesse s'affranchissant et se renouvelant. C'est là ce rationalisme légitime, ce rationalisme chrétien et éminemment protestant, à la faveur duquel on entre toujours plus avant dans le sanctuaire, tandis que l'autre nous fait voir simplement comment on en sort. « Il pénètre, dit Gass, jusqu'aux profondeurs de la vie chrétienne, il se laisse saisir par la puissance des idées et des faits de l'Évangile ; il cherche par la comparaison et la critique des sources à s'approprier la foi chrétienne, c'est-à-dire une croyance compatible avec les résultats généraux des sciences. Le rationalisme chrétien peut à son tour prendre des directions différentes suivant qu'il montre plus ou moins de réceptivité pour l'idée chrétienne et pour la puissance des faits en religion. Il est hors d'état de trouver une pierre de touche infaillible pour découvrir ce qui est définitivement d'accord avec la raison, ou ce qui la contredit, parce qu'une telle appréciation dépend de la conscience scientifique dans chaque moment donné. Il trouve aussi son contre-poids dans l'autorité qu'exerce naturellement

sur lui le contenu inépuisable de la littérature biblique <sup>1</sup>. »

Il est vrai que, posée en ces termes, la question devient complexe comme la vie elle-même. On n'est plus en présence de ce dilemme si simple qui ne vous laisse d'alternative qu'entre le *Syllabus* et l'athéisme. Certains esprits trouvent tout naturel et très logique de choisir entre ces deux excentricités, qui vous refoulent, l'une vers le pôle nord, l'autre vers le pôle sud. Le malheur est qu'on ne saurait pas plus vivre dans l'une que dans l'autre de ces deux régions extrêmes qui se ressemblent à s'y tromper. Or il est des gens qui ont la simplicité de s'obstiner à vivre, de ne pas vouloir répudier la morale et la religion, sous prétexte de faire de la théologie.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux qui s'efforcent de faire droit à tous les éléments du problème soient amenés à marcher avec quelque lenteur. On se débarrasse plus promptement d'une théologie qu'on n'en formule une nouvelle. Certains esprits impatientes se plaignent d'interminables lenteurs, alors qu'ils se gardent prudemment de mettre la main à l'œuvre. M. Maurice Vernes, beaucoup plus équitable, trouve que l'école indépendante n'a pas été trop mal inspirée en marchant à pas comptés. « Avertie par les écarts de sa devancière, dit-il, elle a marché d'un pas plus lent et a su conserver une place autrement considérable à la vie religieuse. » La théologie indépendante a moins de mérite à avoir marché lentement que ne lui en accorde M. Vernes ; cette allure lui a été imposée par les circonstances et en bonne partie par l'hostilité ou l'indifférence du public. Du reste, une marche plus accélérée fût-elle possible, il conviendrait de s'en garder soigneusement, ne fût-ce que pour ne pas laisser en arrière ceux qui ont déjà tant de peine à comprendre et à suivre. Ce n'est pas d'une question d'années et de mois qu'il s'agit en tout ceci ; le temps, a-t-on dit, ne respecte que ce qu'il contribue à faire ; on sait par contre que les éphémères trouvent moyen de naître, de remplir leurs diverses fonctions physiologiques et de mourir, le tout en vingt-quatre heures. Les réformateurs dont le succès avait été préparé par les nombreux échecs du moyen âge, n'improvisèrent

<sup>1</sup> *Théologie allemande contemporaine*, pag. 220.

pas leur dogmatique. Avant de songer à en donner une, il faut que la nouvelle école place des hommes distraits ou ayant leur parti pris dans l'état psychologique voulu pour comprendre qu'il doit y en avoir une. Encore une fois, pourquoi la théologie indépendante se hâterait-elle ? Elle peut laisser les hommes du passé, orthodoxes ou libéraux, en pleine jouissance d'un présent qui tend toujours plus à disparaître, et compter avec confiance sur l'avenir. La religion chrétienne, indispensable à l'individu et à la société, ne saurait se maintenir que si l'on réussit à l'alléger du lourd bagage des siècles passés, pour arriver à une conception qui s'accorde avec notre culture, nos préoccupations et nos progrès en tout genre. Avec une perspective pareille on ne saurait céder à la tentation de tout compromettre par des résultats qui ne seraient pas suffisamment élaborés. La théologie indépendante peut être patiente parce qu'elle a le sentiment de faire une œuvre permanente. — Mais en attendant, nous objecte-t-on, il faut vivre, il faut sauver des âmes. Sans nul doute, mais cette objection ne nous touche guère ; elle n'a de sens que dans la bouche des hommes qui estiment que le fidèle vit de théologie. Quant à nous, nous vivons de foi, raison nouvelle de ne pas trop nous presser. Les rôles en tout ceci sont étrangement intervertis. Au premier rang des esprits inquiets qui réclament impérieusement qu'on leur improvise une dogmatique et qui font de ce point une question de vie ou de mort, brillent ceux qui crient contre la science et qui se croient en possession de l'Évangile dans toute sa fraîcheur et sa spontanéité, avant qu'il eût subi aucune élaboration humaine. Qui voit-on, au contraire, calmes, pleins de confiance, comptant fermement sur un succès plus ou moins lointain, mais assuré ? Justement les hommes d'étude, qui conviennent en toute franchise que la conception humaine de la vérité, que l'élément rationnel et systématique, d'ailleurs si précieux, leur fait pour le moment défaut ! Les prétendus chrétiens simples croient tout perdu parce que l'élément humain ancien n'est pas encore remplacé, et ce sont les hommes appelés à cultiver spécialement le côté rationnel et intellectuel qui persistent à espérer et à avoir confiance, alors que les ap-

puis extérieurs humains font défaut ! Le bon peuple se trompe étrangement de côté quand il crie au rationalisme ! Oui, nous oserons être imprudents à l'exemple de saint Paul et déclarer, ce qui saute aux yeux de quiconque sait réfléchir, que c'est la théologie indépendante qui représente le parti de la foi au milieu d'une génération de soi-disant orthodoxes qui ne sont très souvent que des rationalistes et des incroyants. Il est vrai qu'on a une précieuse ressource : pour s'attribuer le droit de croire, on déclare encore solides et fermes ces appuis charnels dont on n'estime pas pouvoir se passer, ces systèmes humains qui s'écroulent de toutes parts ; on se refuse à examiner de peur de voir clair. Quant à nous, sachant qu'il ne saurait y avoir de vérité contre la vérité, nous ne craignons de porter l'investigation sur aucun article. Et si parfois, faute du système, de la conception générale que nous cherchons, il nous arrive d'être sans réponse devant telle objection ou telle difficulté, bien loin de les nier, nous croyons qu'il est loyal et plus chrétien de les reconnaître et de s'écrier au besoin comme l'aveugle-né : *Je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois...* Dans des jours d'ébranlement et de crise comme les nôtres, il s'agit d'employer le peu de foi qu'on a, non pas à nier l'évidence et à se déclarer d'autant plus disposé à se soumettre que la chose à accepter sera plus absurde, — fallût-il accorder que c'est Jonas qui a avalé la baleine, — mais en appeler à la seule bonne preuve, à la démonstration d'esprit et de puissance. Lorsqu'on en a fait personnellement l'expérience, elle permet de demeurer ferme, tout en reconnaissant les brèches nombreuses faites au rempart traditionnel, aux ouvrages extérieurs qui entourent le roc sur lequel on est établi. Qu'on se le dise bien, *c'est par foi que nous sommes hétérodoxes*. Tel théologien indépendant qu'on ferait volontiers passer pour incroyant aurait depuis longtemps renoncé à sa tâche difficile, ingrate, s'il n'avait eu plus de foi aux simples faits moraux et religieux de l'Évangile, dépourvus de toute systématisation humaine, que bien des hommes n'en montrent pour un bagage prétendu orthodoxe sous lequel ils succombent, faute d'avoir la vigueur morale indispensable pour oser le répudier ou le défendre. La

dogmatique et la théologie sont indispensables, personne n'en est plus convaincu que nous, mais enfin on n'en vit pas plus qu'on ne se nourrit du pétrin et des moules dans lesquels le boulanger façonne sa pâte. S'obstiner à déclarer le pain insalubre, aigre et mal cuit, sous prétexte qu'en tout pays et en tout temps on ne lui donne pas exactement les mêmes formes, c'est tout simplement de l'enfantillage. Pour qu'il puisse être question parmi nous d'un réveil de la vie théologique, il faut que tous ceux qui croient d'une foi de bon aloi reviennent enfin d'une terreur panique qui n'a duré que trop longtemps au détriment de tous. Au lieu de compromettre le peu de foi qui nous reste en la rattachant à des lambeaux de système qui la paralysent, osons reconnaître que les systèmes humains du passé ont fait leur temps et travaillons courageusement à l'élaboration d'une conception nouvelle.

En attendant qu'on en vienne là, nous ne savons trop ce que pourraient faire à eux seuls les quelques représentants d'une théologie indépendante. Aussi avons-nous de la peine à comprendre ce que veut dire M. Vernes quand il écrit cette phrase : « Au point de vue théologique, il est très facile de lui faire son procès. » Comment sera-t-elle donc motivée, cette sentence si facile à porter ? Nous n'avons pas réussi, mais à qui la faute ? Mieux que personne nous savons ce qui nous manque ; toutefois à nos nombreux méfaits nul n'ajoutera celui d'avoir échoué, alors qu'on a été trop distrait, je ne dis pas pour nous suivre, mais même pour nous écouter et nous entendre <sup>1</sup>. Le crime des représentants de la théologie indé-

<sup>1</sup> Ainsi nous avons eu l'occasion de citer soit le remarquable rapport fait au synode de l'église nationale vaudoise par les professeurs de la faculté de théologie de Lausanne, soit le discours d'inauguration de M. le professeur Dandiran, qui ont donné en quelque sorte une existence officielle à la théologie indépendante dans le canton de Vaud. Eh bien ! tout cela a été complètement ignoré par les divers organes de la publicité en France. Au soin que tel journal prenait de renvoyer la balle à son confrère, sous prétexte qu'il ne faisait pas lui-même de théologie, on voyait qu'ils craignaient tous de violer les règles de la stratégie en tenant compte de combattants hors cadre. En théologie comme en tout le reste, les Français, pour ne pas être ébranlés dans le précieux sentiment qu'il ne se

pendante est en effet impardonnable : ouvrant impartialement les bras aux hommes de toutes les écoles et de tous les partis, ils ont, au milieu de la plus complète indifférence du public, persisté à s'occuper d'études désintéressées, alors que ceux qui auraient dû leur prêter un concours actif attendaient de voir comment ils s'en tireraient abandonnés à eux-mêmes ! Voyez comme les esprits sont différemment faits ! Nous serons imprudent jusqu'au bout ; il nous semble qu'on devrait nous savoir quelque gré d'avoir persévéré si longtemps déjà dans une œuvre particulièrement ingrate et désintéressée. Nous ne réussissons pas à comprendre qu'il faille précisément un tempérament de sceptique et d'incrédule pour défendre ce qu'on estime être la vérité, sans rechercher ni la faveur ni l'appui des divers partis qui disposent de la puissance. Si nous étions des sceptiques, des quiétistes ou des indifférents, il y a longtemps que nous aurions jeté le manche après la cognée pour attendre que la théologie nouvelle descendît un jour du ciel toute faite, pour soigner nos petites affaires comme tant d'autres et pour jouir en paix d'une réputation de piliers de l'orthodoxie et de bons chrétiens qui, à ce jeu-là, risque aujourd'hui moins que jamais d'être compromise. Loin de là, nous avons tellement foi en l'excellence de notre œuvre, nous nous croyons de tels devoirs envers elle, que nous nous ferions des scrupules de l'abandonner, aussi longtemps que l'indifférence devenue plus générale ne nous aurait pas enlevé les moyens

fait rien en dehors d'eux, seraient-ils décidés à ignorer tout ce qui se passe ailleurs ? On ne se rappelle qu'il existe une Suisse française que quand il s'agit de collecter pour une entreprise quelconque. Les collecteurs accourent alors du septentrion et du midi, de l'ouest comme de l'est, et cela en nombre suffisant pour se rencontrer deux ou trois le même mois, parfois la même semaine, sinon toujours dans la même ville, en tout cas dans un district inférieur en étendue à un département français. Nous n'avons aucune raison de supposer que la Suisse se montre à l'avenir moins généreuse de son or que par le passé. Mais peut-être conviendrait-il que par bon goût, à défaut de reconnaissance, ceux qui trouvent commode de transformer ce pays privilégié en grenier d'abondance voulussent bien faire un peu moins abstraction de la vie religieuse dont il est le théâtre ?

de vivre. Contraints de disparaître nous ne cesserions pas pour cela de croire en notre cause. Nous ne savons si l'histoire nous condamnera, mais en tout cas un jury plus impartial que celui du moment ne pourra guère manquer de découvrir des circonstances atténuantes, et il n'aura que l'embarras du choix pour trouver d'autres coupables.

« — Je m'y attendais ; vous voilà de retour à vos vieux errements, » nous dit un ami en nous poussant rudement du coude. Vous avez débuté par nous annoncer de bonnes nouvelles et avant de finir vous retombez dans ce ton, non pas découragé, mais résigné, qui vous est familier. Faut-il vous rappeler que pour réussir il convient de croire soi-même le tout premier au succès ? Renoncez donc une bonne fois pour toutes au concours de ceux qui ne savent admirer que les grandeurs charnelles ; contentez-vous du suffrage des hommes qui ont l'œil ouvert pour contempler les grandeurs intellectuelles et entrevoir celles de la sagesse. Envisagée de ce point de vue-là, votre entreprise me paraît offrir quelques côtés intéressants. Et d'abord il est extrêmement curieux de voir de qui se compose ce petit groupe que vous vous plaisez à désigner comme les théologiens indépendants. Les uns sont vieux, ceux-ci sont jeunes ; les nationalités auxquelles vous appartenez sont fort différentes ; celui-ci a couru le monde et a un développement un peu cosmopolite, tel autre n'a jamais posé ses tentes d'une manière un peu permanente loin des rives du Léman ; les uns sont dissidents, les autres sont nationaux ; élevés dans des milieux fort divers, vous avez subi, les uns l'influence de l'ancien Réveil, tandis que les autres se sont formés au moment où il commençait à n'avoir déjà plus de prise sur les jeunes générations. Les directeurs de votre *Revue* ne sont-ils pas sortis de deux facultés dont la rivalité fut jadis célèbre ? Tandis que l'un suivait des cours dans une des places fortes du rationalisme le plus vulgaire et le moins scientifique, l'autre n'était-il pas assis dans la même ville sur les bancs d'une école expressément fondée pour le maintien de la saine doctrine, et tout aussi brouillée avec la science que sa rivale ? Rien n'y a fait : le régime de la liberté absolue n'a pas mieux réussi que



celui de la serre chaude : en dépit de différences sensibles d'esprit et de caractère, vous voilà bel et bien attelés l'un et l'autre au char de la théologie indépendante ! Le fait que partis de tous les points de l'horizon vous êtes, par des chemins à tant d'égards différents, arrivés au même résultat, ne me paraît pas insignifiant. Sans prétendre réclamer pour notre modeste capitale les prérogatives d'une Athènes, vous ne représentez pas trop mal les préoccupations nouvelles qui se font jour dans les rangs les plus divers de notre protestantisme français. Ce n'est pas tout : c'est vous-même qui nous le rappelez dernièrement, l'Amérique s'est mise en route pour nous devancer bientôt ; l'Angleterre formaliste et conservatrice marche déjà au premier rang. Que voulez-vous de plus ? De toutes parts et en tout pays la crise de l'église et du christianisme arrache des soupirs inconscients, vers une théologie indépendante, à des hommes de foi bien décidés à ne rien sacrifier de l'Évangile éternel, tout en usant à l'égard des enseignements des hommes de cette liberté qu'il a lui-même pratiquée. Et comme si tout cela ne suffisait pas, voilà qu'il vous arrive un renfort inespéré ; au moment où on avait le moins le droit de s'y attendre, une voix réfléchie, modératrice, quoique jeune, surgit du sein de ce parti libéral qui semblait courir infailliblement aux abîmes, depuis que les esprits religieux et sérieux, se renfermant dans le silence, laissaient la parole aux personnalités ferrailleuses et frivoles qui le compromettaient. Les représentants de la théologie indépendante auraient vraiment quelque droit de se demander :

D'où lui viennent de tous côtés  
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Tenez, s'il était permis d'exprimer des vérités très sérieuses dans un style familier qui jurera avec vos austères méditations, je dirais : Que le parti libéral ait seulement le courage de couper cette queue qui lui a déjà fait tant de mal, incontinent le parti orthodoxe laissera choir la sienne, déjà singulièrement atrophiée. Plus heureux que nos hommes politiques, vous aurez alors cette précieuse conjonction des centres sans laquelle, — je

n'ai jamais cessé de le dire, — le réveil des études théologiques ne peut avoir lieu parmi nous. Comme dit Horace, je crois, chez vous *la caque sent toujours le hareng*; vous ne savez pas vous départir à propos d'une certaine tournure d'esprit trop exclusivement critique que vous avez contractée dans votre position. Si on voulait toujours voir les difficultés et les côtés fâcheux des choses, on ne ferait jamais rien. Ayez enfin du courage et de l'énergie; encore un bon coup de gouvernail, et le navire, franchissant la barre, dira adieu à la région des récifs et des écueils pour voguer en pleine mer, toutes voiles dehors.

A ces objurgations, où la bienveillance le dispute à la rudesse, il ne pouvait être question que de répondre en souriant : Vous êtes donc bien sûr que le parti libéral va se convertir à la douzième heure, sous le coup de la sentence capitale, alors que la hache est déjà levée contre lui? Vous n'admettez pas que le sentiment de la solidarité puisse isoler les voix importunes qui viennent provoquer un malencontreux examen de conscience, alors qu'il s'agit de se préparer à la dernière bataille, en retrem pant ses forces dans le sentiment inébranlable de son bon droit? N'avez-vous pas déjà remarqué que bien loin d'être salué comme un sauveur, un réformateur, M. Maurice Vernes est désavoué comme un transfuge, un traître abandonnant ses amis à l'heure du péril? Comprenez-vous que des hommes dont le libre examen est l'unique principe, aient tant de peine à admettre qu'on puisse avoir des raisons avouables pour changer de convictions? Chez nous, pas plus que dans le catholicisme, les partis ne trouvent jamais le moment favorable pour se modifier. Il ne saurait en être question dans les jours paisibles, — il faudrait pour cela troubler le calme dont on jouit; — on y songe encore moins dans les heures de crise, alors qu'on se trouve en face de l'ennemi : comme le disait Lincoln à l'occasion de sa seconde élection, ce n'est pas quand le char va traverser un ruisseau qu'on peut changer d'attelage. J'avoue pourtant que la brochure de M. Maurice Vernes a porté coup : il a eu le mérite de se faire incriminer de scepticisme : j'ignorais jusqu'à présent que ce vocable fût si mal porté dans les rangs du libéralisme. Ensuite ne remarquez-vous pas que personne

ne s'arrête à la partie essentielle, permanente de la brochure, aux principes théologiques, tandis qu'on se jette avec avidité sur la seconde qui traite de l'imbroglie ecclésiastique du moment? C'est à tel point qu'aucun journal orthodoxe n'a su voir qu'en substituant au libre examen une profession de foi, si maigre soit-elle, M. Maurice Vernes propose une révolution radicale dans le sein du parti. Estimez-vous que des gens qui pendant trente ans se sont mis au régime du libre examen, — même ceux qui avaient mieux, — vont tout à coup abjurer leur hydrophobie à l'endroit de toute profession de foi positive<sup>1</sup> et cela en se donnant l'air d'agir par peur du schisme qui, on le leur a assez dit, aurait pour effet de les anéantir? Les qualités et les défauts du parti libéral ne s'unissent-ils pas pour vous empêcher d'entretenir de trop grandes espérances? Etez-vous bien sûr qu'au moment suprême, comme cela se pratique depuis tant d'années, on n'aura pas, de part et d'autre, recours aux ressources de la stratégie dans laquelle les deux partis

<sup>1</sup> Nous serions heureux de pouvoir ajouter que le parti libéral commence aussi à fléchir au sujet de son erreur capitale, la prétention à être purement et simplement des gens qui examinent. Pourrait-on le conclure de la déclaration suivante de M. Pécaut, dans la *Renaissance*, au sujet de la brochure de M. Maurice Vernes? « J'admets, écrit M. Pécaut, que *les professions de foi sont utiles, nécessaires.* » M. le professeur Munier de Genève a eu le courage de faire la même confession peu de temps avant sa mort, lui le vieux champion du libre examen. « Je trouverais tout naturel, par exemple, ajoute M. Pécaut, qu'il fût prescrit aux pasteurs de ne point *attaquer* dans leurs *sermons, dans le culte public*, les croyances retenues encore par la majorité. » Si l'on s'était avisé à temps de cette sage mesure les partis n'en seraient point au degré d'exaspération qui risque de rendre le schisme inévitable. Au lieu de cela, qu'avons-nous vu? Tout en criant bien haut, de part et d'autre, qu'ils sont nationaux, multitudinistes, antischismatiques, depuis quelques années orthodoxes et libéraux s'évertuent à qui mieux mieux à rendre l'établissement officiel impossible. Le parti libéral a pour sa bonne part contribué à aigrir les esprits en devenant le point de ralliement de tous les adversaires d'une religion positive. Peu importé que sa profession de foi soit chrétienne ou déiste, qu'il se décide enfin à en avoir une, sous peine de ne plus compter comme parti religieux. Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra reconquérir la sympathie d'adversaires qui ne demandent pas mieux que de proclamer la légitimité de la mission qu'il doit remplir. S'il veut contribuer

s'accordent à mettre une confiance sans limites ? Ai-je besoin de vous rappeler ce qui risque de nous arriver à nous autres, pauvres rêveurs, qui nous obstinons à faire de la science au milieu d'adversaires très animés qui s'étudient à ne pas réfléchir, à ne rien apprendre, afin d'avoir d'autant plus les cou-dees franches pour l'action ?

Rassurez-vous, dis-je à mon ami qui n'y tenait plus. Notre rôle doit être accepté tout comme un autre alors qu'il est imposé par le devoir et par les circonstances. Nous n'abandonnerons pas notre poste de sentinelles perdues, aussi longtemps que nous n'en serons pas relevés par des circonstances indépendantes de notre volonté. « Ne nous y trompons pas, dit M. Vernes, au développement inouï des sciences et du bien-être qui a caractérisé les trois premiers quarts de ce siècle succédera, — cela ne saurait beaucoup tarder, — un grand réveil religieux. Heureux ceux qui seront prêts alors et sauront parler aux âmes une langue qu'elles comprennent ! » Nous ne

à réconcilier le siècle et le christianisme, qu'il n'abandonne pas son client pour passer à l'ennemi.

Faut-il attribuer aussi à l'effet produit par la brochure de M. Vernes la prudente retraite du journal genevois qui a retiré d'assez mauvaise grâce cette profession de foi qui demeurera célèbre ? A l'entendre, il avait en vue non le parti libéral religieux et ecclésiastique, non l'espèce, mais le genre, le grand parti libéral en général, tel qu'il se montre en Suisse, en France, en Allemagne, en Amérique. Nous ignorions que les libéraux du bout de notre lac eussent une si vaste paroisse ; mais c'est toujours la même histoire ; dans l'ivresse du triomphe on annexe sans sourciller le reste du monde à Genève. Au lieu de prétendre couvrir sa retraite en se mettant en contradiction avec l'évidence, il aurait été plus simple de reconnaître la grosse étourderie qu'on avait commise et de renier un enfant terrible. Comment se fait-il donc que des hommes exclusivement voués ausoin d'examiner aient tant de peine à confesser qu'ils ont changé d'avis ? Serait-ce peut-être que l'on examine fort peu, trouvant plus commode de pratiquer les méthodes des autoritaires que l'on combat ?

Pour en revenir à M. Vernes, tout cela doit l'encourager et lui montrer qu'il a rencontré juste. On le dénonce, on l'injurie, mais enfin on l'écoute ; c'est là de beaucoup l'essentiel ; il serait bien difficile s'il était mécontent. On n'est utile aux hommes qu'en les aimant assez pour oser les contrarier et leur dire leurs vérités, au risque de leur arracher des cris d'aigle.

cesserons de poursuivre ce but sans interroger trop anxieusement les signes du temps, en nous demandant s'il n'est pas déjà trop tard pour que nous puissions être témoins de ces jours meilleurs. Nous serions trop heureux s'il nous était donné, malgré notre faiblesse, de contribuer tant soit peu à préparer quelques esprits vigoureux et courageux en vue de la grande lutte. Enfants légitimes du Réveil, nous ne faillirons pas à la tâche ingrate entre toutes, de le défendre contre lui-même. Nous travaillerons à transformer la théologie en vue de sauver la religion singulièrement compromise par ceux qui se piquent d'être les représentants exclusifs du Réveil, tandis qu'ils ne savent qu'en exagérer les côtés faibles et les travers. Il doit y avoir çà et là, perdus dans les divers partis, des hommes qui savent contempler la position de ces hauteurs-là. Aucun recueil périodique ne saurait vivre exclusivement de lecteurs et de collaborateurs; qu'ils nous continuent, qu'ils nous accordent leur concours. C'est là l'unique moyen de nous compléter et de nous corriger de nos défauts. En effet, comme par le passé, notre *Revue* demeure ouverte à toute étude sérieuse, sans distinction d'écoles ni de partis.

J.-F. ASTIÉ.

---